


DE GICHIN FUNAKOSHI... À VOUS



D'après la célèbre théorie des six degrés de séparation, tous les êtres humains sont reliés entre eux par un maximum de six intermédiaires. Il en va de même pour les karatékas, tous descendants plus ou moins directs du « père du karaté moderne » Gichin Funakoshi. Grâce à la transmission du patrimoine technique à travers les siècles, d'Okinawa jusque dans votre dojo. Quand des histoires d'hommes rencontrent l'Histoire d'une discipline...

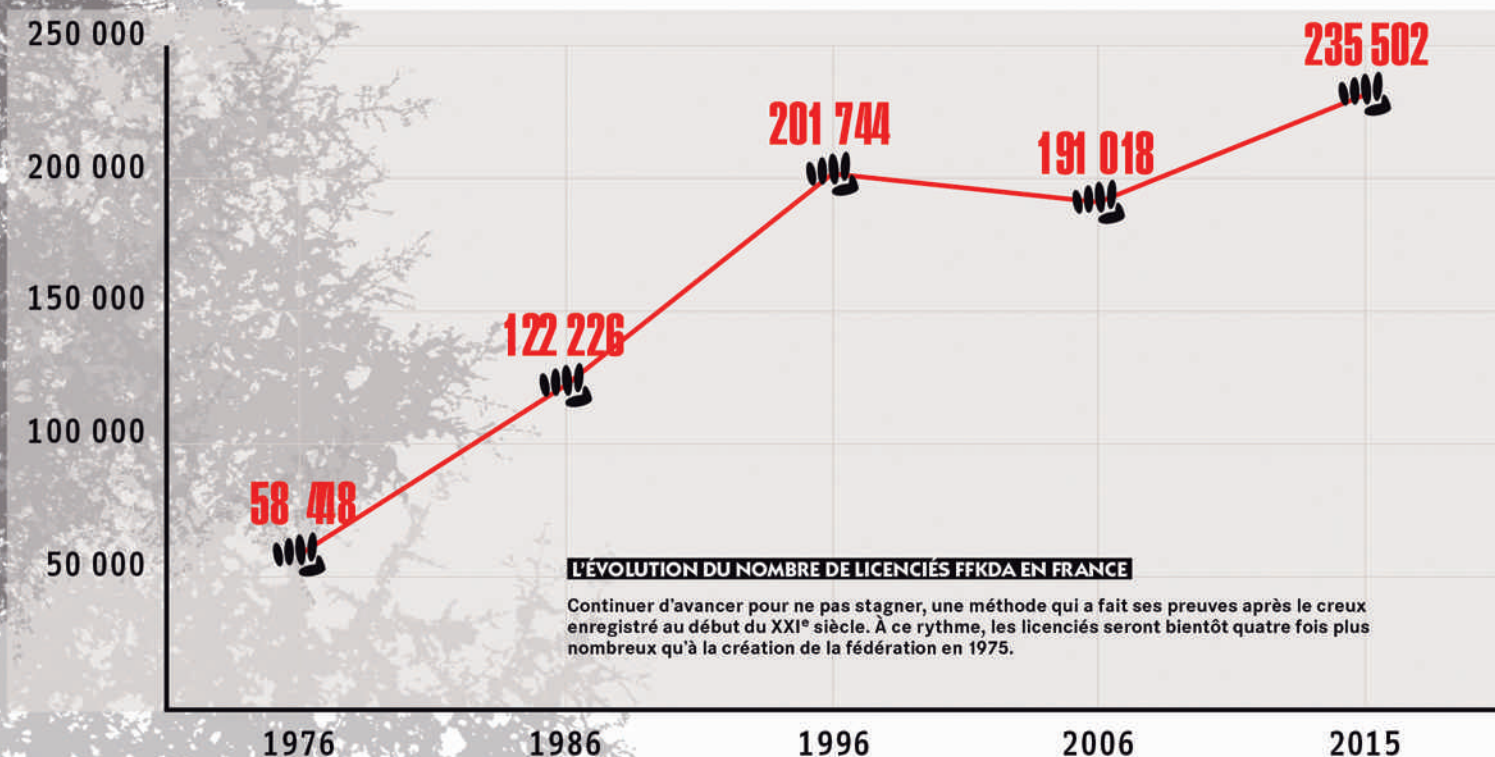
DOSSIER RÉALISÉ PAR ANTOINE FRANDEBOEUF AVEC R. BROSE ET E. CHARLOT / PHOTOS: D. BOULANGER

SI LE KARATÉ FRANÇAIS FAIT AUJOURD'HUI FIGURE DE PHARE DANS LE MONDE ENTIER, il le doit

en grande partie à l'ardent désir de partage et de transmission des pionniers japonais au tournant du XX^e siècle. Après s'être forgés à longueur d'entraînements nocturnes et discrets – afin de contourner l'interdiction d'alors au Japon de pratiquer le karaté –, Gishin Funakoshi et ses contemporains ont sauté sur l'occasion de l'inscription officielle de la discipline au programme scolaire pour commencer à la promouvoir. Les frontières de l'île d'Okinawa, berceau des trois styles initiaux –Shuri-te, Naha-te et Tomari-te- ne tarderont pas à sauter, permettant à tout le Japon de découvrir et de s'éprendre de cet art martial venu du sud, au gré des démonstrations. De là naquit la première génération de karatékas japonais (non-Okinawâiens), d'où partit véritablement la diffusion du karaté moderne. L'Histoire était en marche.

Encore fallait-il traverser les continents pour qu'elle s'écrive à l'international. Ce que n'hésita pas à faire Minoru Mochizuki, expert des Budo, en répondant favorablement à l'invitation d'Henri Plée, promoteur des arts martiaux en France, de venir enseigner en 1951. Élève

direct de Funakoshi, il dispensa les préceptes de ses maîtres, offrant un cadre à des pratiquants qui se défoulaient jusque là comme bon leur semblait, sans méthode précise. Un ersatz d'art martial, empruntant ça et là des techniques issues du judo, débarqué dans les valises de Mikinosuke Kawaishi en France une quinzaine d'années plus tôt, et des représentations furtives sorties tout droit des livres et des programmes télévisés quelques années plus tard, qui laissera alors vite la place au karaté que l'on connaît encore aujourd'hui. L'apport indéniable des Hiroo Mochizuki, Yoshinao Nanbu, Taiji Kasé, révélé dans les pages qui suivent, mais aussi de bien d'autres experts japonais de passage dans le pays, aboutira au fil des années à la structuration de la pratique, jusqu'à la prise d'indépendance de la Fédération Française de Karaté et Arts Martiaux Affinitaires (FFKAMA) en 1975. Les racines ainsi enfouies en profondeur, les premières branches de l'arbre généalogique pouvaient sereinement se ramifier, l'expertise se répandre pour essaimer sur tout le territoire. Tant et si bien que quarante ans et 4 000 clubs plus tard, ce sont plus de 200 000 karatékas qui nourrissent et entretiennent la même passion du kihon, du kata ou du kumite, à l'entraînement comme en compétition. Sous l'œil de professeurs qui, après avoir la plupart du temps touché du bout des doigts, lors de stages et de rassemblements, l'enseignement originel du karaté, transmettent et partagent à leur tour. Ouvrant la voie à de nouvelles pousses, appelées à grandir pour rejoindre un jour la liste des haut-gradés, qui constituent le socle authentique de cette grande famille du karaté français, garant de ses valeurs et de ses aspirations. ↑



HIROO MOCHIZUKI

LE PRÉCURSEUR

Fils de l'une des plus grandes figures de l'âge d'or du budo, Hiroo Mochizuki, premier 9^e dan français, a choisi le karaté « parce que (mon) père n'en faisait pas ». Il se destinait à l'élevage au Brésil... et s'est retrouvé en France un peu par accident. Il est alors devenu l'un des tout premiers exportateurs du budo en Europe, diffusant le judo, l'aïkido, le kobudo et le karaté. Sa recherche l'a conduit à l'édification progressive de son propre art martial, le Yoseikan Budo.

ITINÉRAIRE

UNE TRADITION FAMILIALE

« Mon père était l'un des plus grands pratiquants d'arts martiaux de son époque, judoka de Jigoro Kano, aikido-ka de Morihei Ueshiba, élève d'experts de nombreuses écoles traditionnelles d'armes. Il avait fondé son propre dojo, le Yoseikan... Alors on ne peut pas dire que j'ai choisi les arts martiaux. Il faisait aussi kiné - une forme traditionnelle, comme beaucoup d'experts martiaux- et quand il rentrait tard, il m'appelait : "viens voir Hiroo", et il me montrait quelque chose, une prise, une saisie... Avec mon père, c'était difficile de rivaliser, il était tellement fort en aikido, en judo... Mais, à l'université, j'avais beaucoup progressé en judo et un jour, au club, j'ai nettement senti qu'il ne parvenait plus à contrer mon judo. Ce fut un choc énorme, une déception terrible, presque une douleur, car j'étais en adoration devant lui. Et puis, au Japon, il y a des choses qui ne sont pas possibles. Heureusement, un membre du club m'avait montré du karaté et je m'étais inscrit à l'extérieur pour apprendre. Le karaté m'a sauvé la vie, car mon père ne connaissait pas. »

L'ARRIVÉE EN FRANCE

À MARSEILLE APRÈS 30 JOURS DE BATEAU

« Je suis parti en juin 57 et, après trente jours de voyage en bateau payé par Alcheik -un pied-noir qui avait rencontré mon père lors de son séjour en Europe et qui voulait aider Henri Plée, "uchi-deshi" (disciple) de mon père, à implanter son dojo en Europe-, j'ai débarqué à Marseille. Je suis d'abord resté un mois à Toulon, chez Jean Azéma, élève de mon père lors de sa venue. Henri Plée est alors venu me chercher. Je devais rentrer en fin d'année, remplacé par un expert trouvé par mon père, Maître Murakami. Mais Jim Alcheik est revenu à ce moment-là et a lancé le projet de salle Yoseikan. Alors je l'ai aidé à construire la salle et j'ai enseigné jusqu'en 59, avant de rentrer au Japon pour



SES ÉLÈVES

JEAN-YVES BONNET

« C'ÉTAIT UNE PRIÈRE »

En 1957, Jean-Yves Bonnet a fait partie des stagiaires d'Hiroo Mochizuki lors du premier rassemblement organisé par Henry Plée à Collioure. Aujourd'hui octogénaire, les souvenirs demeurent intacts, de même que l'amitié née entre les deux hommes, de laquelle accouchera le yoseikan bajutsu, art martial équestre.

« Hiroo Mochizuki avait beau ne pas parler un mot de français à son arrivée, il savait communiquer. C'était un vrai samouraï, extraordinaire dans le corps et l'esprit. Pour lui, le karaté était une prière. Par la rigueur du travail, l'entraînement devait nous permettre d'atteindre la

plénitude, objectif ultime à toujours viser même si nous ne l'atteignons jamais. C'était également un moyen de combattre, la vie n'étant au final qu'un long combat. Du karaté défendu par Hiroo Mochizuki, je retiens également sa quête de fluidité et de souplesse, que j'ai bien souvent reliée par la

suite à mon activité autour du cheval, notamment en voltige et en cascades. D'ailleurs, s'il a été mon maître d'arts martiaux, j'ai été son maître en cheval. Un échange de bons procédés qui soulignait son humilité et sa gentillesse malgré son excellent niveau de pratique. »

GUY SAUVIN

« IMPRÉGNÉ DE SON ENSEIGNEMENT »

Ancien champion et DTN du karaté français, Guy Sauvin se rappelle des nombreuses heures passées au Pré Saint-Gervais à perfectionner son karaté avec Hiroo Mochizuki.

« Ni lui ni moi n'étions mariés lorsque nous avons débuté à nous entraîner ensemble en novembre 1963. Nous étions donc très libres et nous passions des après-midis entiers sur le tapis tous les deux. Le soir, je l'emmenais dans ses différents clubs et on

remettait ça. À son arrivée, son esprit était très japonais, très strict. Il insistait beaucoup sur l'esprit du karaté, la concentration et la discipline. Il fallait tenir le coup physiquement et mentalement. Si je n'ai jamais vraiment suivi de méthode, je reconnais tout

de même avoir été imprégné de son enseignement. Celui-ci n'était pas direct mais, à travers ses anecdotes et ses histoires, il faisait passer des messages qui m'ont permis de beaucoup apprendre sur le karaté, au delà de l'aspect technique. »

décrocher mon diplôme et enfin partir au Brésil... c'était sans compter sur le décès de Jim Alcheik! Alain Floquet, son adjoint, lança alors un appel au secours. Mon père ne pouvant pas, on me sollicita à nouveau! Mais les financiers du projet avaient tenté d'en faire une affaire uniquement lucrative. C'était très choquant pour moi. Robert Reniez m'a alors sauvé la vie en me recueillant dans sa salle de judo. Là, j'ai commencé à former sérieusement des élèves dans diverses disciplines dont le karaté. Ensuite, je ne pouvais plus les laisser. C'est ainsi que je suis devenu professeur, et que je suis, au fil des années, devenu Français.»

L'ESPRIT

LA CLAQUE DE LA BOXE FRANÇAISE

« Mon père, qui avait l'esprit ouvert et aimait la France, m'avait parlé de la boxe française. Moi, karatéka, je rigolais sous cap. Mais en France, j'ai eu l'occasion de rencontrer Monsieur Laffont, une figure historique de cet art, et de pratiquer un peu. Il passait son temps à me toucher avec son coup de pied bas. Alors j'ai voulu tester le shinai contre lui mais, comme il était spécialiste de la canne, j'ai été touché dans tous les sens. Cela m'a un peu mortifié. Je me suis intéressé à la façon de se pencher pour frapper les coups de pied hauts en boxe française, j'ai cherché si notre karaté n'avait pas, lui aussi, la trace d'un coup de pied bas. Je l'ai trouvé en wado-ryu, un mae-geri au tibia encore plus efficace. J'ai découvert les attaques aux jambes du kenjutsu. Cela m'a fait comprendre à quel point il fallait s'ouvrir, voir autre chose, dans sa culture et ailleurs. Aujourd'hui, dans nos sociétés, tout file à toute allure. Il faut changer avec lui. Les arts martiaux doivent nous en donner les moyens et non pas nous scléroses. Respecter la méthode du budo - chercher simplement le geste précis, juste et pur-, y compris en compétition, sans trop se soucier de si ça marche ou pas dans une bagarre, ni des règlements, voilà la "voie" pour progresser soi-même et respecter les autres. »

JACQUES TAPOL

« LE PLUS CRÉATIF »

Champion du monde en 1986, le Nantais est aujourd'hui reconnu et respecté pour son esprit guerrier. Une étiquette qu'il doit en partie à Hiroo Mochizuki, avec qui il a débuté en 1971 du côté de la rue Montorgueil, à Paris.

« Je n'avais que 16 ans quand je me suis inscrit dans son club près des Halles, après avoir vu un reportage sur la préparation de l'équipe de France pour le mondial 72. C'était un karaté d'adultes, avec des sempai très forts qui ne ménageaient personne. Il fallait faire preuve de fierté, ne jamais reculer. J'adorais le parti pris de combattant d'Hiroo Mochizuki, très pointu dans le sen no sen (anticipation), et je m'en suis beaucoup inspiré. Tout

comme j'ai aimé son Yoseikan Budo, bien qu'inadapté à la compétition, avec cette synthèse de ju-jitsu, de boxe, l'usage du sabre très efficace pour aiguïser l'esprit. De tous les Japonais que j'ai pu rencontrer, ce fut le seul avec qui j'ai pu faire des combats. Pour moi, il est le plus doué au niveau de la créativité, quitte à parfois trop se disperser. Sa structure karaté, son inventivité et sa recherche de synthèse me servent encore. »



CEDRIC LAMBERT

LES ÉLÈVES DE SES ÉLÈVES

JEAN-YVES LABATTUT

« UN TEMPS D'AVANCE »

Disciple d'André Caudrelier, stagiaire de la première heure d'Hiroo Mochizuki et fondateur du karaté en Languedoc-Roussillon, l'ancien président de ligue a hissé haut les couleurs du karaté héraultais à la fin des années 60.

« À l'époque, les différents styles de karaté étaient très marqués. André Caudrelier, qui avait étudié auprès de Mochizuki père lors de sa venue au début des années 1950 puis de son fils quelques années plus tard, avait tout de même réussi à adapter une méthode entre shotokan et

wado-ryu. Il insistait beaucoup sur les techniques de base et le combat, avec beaucoup de techniques de pied. Pour un karaté moins traditionnel qu'ailleurs, surprenant beaucoup nos adversaires et qui nous a permis de devenir le premier club de province champion de France en 1967 à

Toulouse. Comme nous avions peut-être un temps d'avance, nous sommes restés dans les quatre meilleures équipes du pays jusqu'en 1973. Une bonne équipe d'amateurs, montant à six en Renault 16 jusqu'à Paris le samedi pour combattre et reprenant le boulot par chez nous le lundi. »

GIOVANNI TRAMONTINI

« TOUS EN SUEUR EN TROIS MINUTES »

Après avoir débuté le karaté auprès de Naoki Omi et d'Hiroshi Okubo, l'actuel DTN adjoint s'est formé auprès de Guy Sauvin pour devenir « le killer » que ses adversaires redoutaient.

« Guy Sauvin m'a apporté la concentration et la rage. Non pas que je ne possédais pas ça en moi mais ce fut son rôle de professeur de me le faire découvrir. À travers l'entraînement et les relations, il m'a permis de me dévoiler. Ce qui était particulier chez lui dans sa phase d'enseignement,

c'était sa capacité à mettre tout le monde en sueur en moins de trois minutes. Non par l'exercice mais par la tension. On se retrouvait immédiatement sur le fil du rasoir d'un point de vue psychologique. Et c'est ce que je recherchais dans le karaté. À défaut de m'apprendre des katas, il m'a transmis ses recherches.

Ce que je m'attache à faire à mon tour, au gré de mes rencontres et de mes découvertes, le tout dans une discrétion absolue. Mon obsession personnelle est autre que la compétition, dans une démarche intime, de travail des spéciaux sans beaucoup de mouvements. Une quête simple. »

YOSHINAO NANBU

L'ITINÉRANT

Expert estimé, combattant redouté, enseignant impeccable, cet enfant de Kobé n'a pourtant jamais cherché à figer son art pour mieux exploiter sa notoriété. Ainsi s'écarta-t-il du style shukokai shito-ryu dont il est le représentant le plus prestigieux, pour fonder l'école sankukai qui deviendra une réussite mondiale puis de continuer son chemin pour fonder le nanbudo en 1978. Chercheur et créateur avant tout, comme d'autres en musique ou en peinture, il n'a d'autre but, comme tout grand artiste, que s'approcher au plus près d'une vérité capable de transformer l'homme.

ITINÉRAIRE

« J'AI PERÇU LA NOBLESSE DU DOJO »

« Mon père était professeur de judo, mon oncle professeur de kendo, mon petit frère, de quatre ans mon cadet, a été capitaine de l'équipe du collège en judo. On avait aussi un ancêtre célèbre, Kochizan Tanigoro, "yokozuna" (champion suprême) en sumo à la fin du XVIII^e siècle. Quant à moi, depuis mon plus jeune âge, quand on me demandait ce que je voulais faire plus tard, je disais: "maître en arts martiaux". Mon père enseignait aux GI, il m'emmenait avec lui et je me souviens de ces gars puissants... J'ai découvert le karaté vers treize ans, avec mon copain Nakamura. C'était du "Tani-ha" shito-ryu, l'école de Maître Tani. En entrant dans le dojo, j'ai perçu cette noblesse et j'ai adoré. En pratiquant, j'ai rapidement senti que j'étais bon. J'ai beaucoup travaillé. Je faisais au moins 1000 mae-geri par jour, j'avais développé énormément ma musculature et je combattais beaucoup, répondant aux défis qu'on me lançait au point que Maître Tani m'a demandé de me calmer un peu. Le matin, à huit heures, j'étais au dojo de Maître Tanaka à balayer et à nettoyer avant la séance d'aïkido, car je voulais tout connaître. Je faisais aussi du kendo. À l'université, je suis devenu capitaine de l'équipe. En troisième année d'université, j'ai gagné le Zen Nihon, ce qui était inattendu dans le milieu car notre université n'était pas autant renommée que d'autres. »

L'ARRIVÉE EN FRANCE

« J'ÉTAIS CONTENT DE TOUT »

« Henry Plée était venu de France jusqu'au Japon et dans mon université pour chercher un expert et un combattant pour son club parisien. Il m'a remarqué et m'a proposé un contrat de trois ans. Beaucoup m'ont dit que j'étais fou, que ce n'était pas raisonnable, mais moi, j'avais vingt ans, et deux cents dollars en poche, je ne voyais pas beaucoup plus loin. Et puis c'était une façon de m'entraîner beaucoup et d'enseigner rapidement, ce qui n'était pas possible au Japon. Je n'ai jamais regretté. J'ouvrais le dojo le matin et



SES ÉLÈVES

RYOZO TSUKADA

« JAMAIS VU QUELQU'UN D'AUSSEI FORT »

Huitième dan de karaté, expert fédéral du style shito-ryu, il diffuse son art en France depuis plus de quarante ans désormais, tout en cherchant à le faire évoluer constamment.

« Après avoir débuté par le shotokan auprès de Monsieur Yamada, j'ai poursuivi à Osaka en pratiquant tous les jours du shito-Ryu shukokai avec Maître Tani, l'un des tout premiers élèves de Maître Mabuni, fondateur du Shito-Ryu. Le plus important de cette période a été ma rencontre avec Maître Nanbu. Ancien élève de Maître Tani, déjà installé en France, il revenait l'été nous rendre

visite. Je n'avais encore jamais vu quelqu'un d'aussi fort. Vif, puissant... J'étais très impressionné, et je le suis toujours. C'est lui qui m'a proposé de venir l'assister en France. Nous étions en 1972 et j'avais 23 ans. Après dix ans de travail avec Yoshinao Nanbu, je l'ai quitté car j'avais le sentiment de ne plus progresser. Je voyais de moins en moins de décalage avec les élèves. Il fallait chercher.

J'ai commencé à faire des voyages au Japon. Ce qui me manquait alors -j'étais 5^e dan-, c'était le mélange de vitesse et de précision à un niveau supérieur. L'utilisation parfaite du corps selon les principes anatomiques, pour faire plus simple, plus juste, pour utiliser encore mieux le poids du corps, ce qui est particulièrement utile aux petits gabarits. »

JEAN-LUC RUBIO

« CULTIVER LA PAIX »

Disciple de Yoshinao Nanbu depuis plus de trente ans, Jean-Luc Rubio s'évertue aujourd'hui à transmettre les principes du Nanbudo dans son club de Bompas (Pyrénées-Orientales).

« J'ai découvert le Nanbudo sur le tard, vers vingt ans environ, car plus jeune je n'étais attiré que par les sports collectifs. J'ai été séduit par Yoshinao Nanbu et par la forme différente d'arts martiaux développée dans son école, basée sur le travail du cercle. Au lieu de tout miser sur la force brute, il faut essayer d'esquiver les coups portés par l'adversaire. Au dojo, le terme d'"adversaires" était d'ailleurs inadapté, puisque nous parlions davantage de "partenaires" lors des randoris. Doté d'une bonne souplesse et d'une compréhension rapide, j'ai assez vite pris conscience

que j'avais trouvé ma voie au sein du Nanbudo. C'est un peu comme Obélix qui est tombé dans la marmite, moi j'ai ouvert la porte de cette pratique et, depuis, je ne peux plus m'en passer! Aujourd'hui, je fais en sorte d'enseigner le Nanbudo en conservant ses fondamentaux, mais en l'adaptant à ma manière. J'ai également fait mienne la citation suivante, de Hiroo Mochizuki: "Auparavant, les arts martiaux servaient sur les champs de bataille à faire la guerre et à former des samouraïs. Aujourd'hui (...) les arts martiaux servent à cultiver la paix." »

J'enseignais toute la journée aussi bien le karaté que le judo, l'aïkido, le kendo à des élèves qui sont pour certains devenus les experts d'aujourd'hui. J'étais content de tout. Après trois ans chez Plée, j'avais rempli mon contrat et j'ai voulu passer à autre chose. J'ai voyagé pendant un an pour mûrir mon expérience. Ensuite, avec l'aide financière d'un élève, moi petit Japonais, j'ai ouvert une école dans le XVII^e dans une ancienne salle de boxe où s'était entraîné Cerdan, mort quelques temps plus tôt! J'y ai enseigné le shukokai karaté en faisant venir beaucoup d'experts des différents groupes. En même temps, je concevais et j'enseignais l'école sankukai. »

L'ESPRIT

ÊTRE UN VOYAGEUR

« Si j'étais resté au Japon, je serais sans doute toujours de l'école shito. Mais avec trois ans d'une expérience très forte d'enseignements, avec des gens du monde entier, l'équipe de France, j'avais enseigné différentes disciplines, cela m'avait ouvert les yeux. Il était nécessaire que je fasse la synthèse de ces expériences, de mes principes pédagogiques, de mes connaissances. J'avais le sentiment que le style de karaté que j'enseignais manquait du principe de l'esquive. Je trouvais qu'il valait mieux éviter d'être touché quand on a n'a pas un physique puissant. J'avais une vision claire de ce que je souhaitais transmettre. Mais est-ce que la question s'est réellement posée pour moi de faire ou de ne pas faire? Non, il fallait inventer autre chose, il fallait que je le fasse. Quand j'ai commencé à montrer ce que je voulais désormais faire et transmettre -que j'ai fini par appeler "nanbudo", on m'a dit: "C'est trop compliqué, personne ne suivra". Ce n'était pas la question. Quelqu'un m'a dit un jour que, pour la vie, il faudrait avoir une carte. Être comme un voyageur, avoir un but précis, un itinéraire choisi. Le karaté représente cela, il est la carte de la vie. Quand on pratique, on apprend quel est son objectif et les étapes intermédiaires à franchir. On peut appliquer cette expérience des arts martiaux à l'existence toute entière. Se donner un but, choisir son chemin, les étapes à atteindre. »

L'ÉLÈVE DE SES ÉLÈVES

GÉRARD CALENGE

« ADAPTÉ À LA RÉALITÉ »

La rencontre d'Alain Setrouk, champion du monde par équipes en 1972 nourri notamment par l'enseignement de Yoshinao Nanbu, a eu l'effet d'un déclic pour Gérard Calenge. 3^e Dan et professeur à Aubagne, il prône désormais un karaté plus en phase avec des situations concrètes de combat.

« Je me souviens encore de mon premier stage avec Alain Setrouk. Nous l'avons vu distribuer les low kick et enchaîner les uppercut. Avec les autres jeunes karatékas, on s'est demandé: "D'où il vient, ce type?" Mais, une fois l'effet de surprise passé, tout le monde a trouvé ça super, moi le premier. C'est une forme de combat plus adaptée à la réalité, qui nécessite un travail différent et met en avant la

défense pure. J'aime bien ce personnage qu'est Alain, je le connais depuis 25 ans environ. C'est quelqu'un de très atypique, passionné par les arts martiaux évidemment. Il m'a apporté une autre vision du karaté que je pratiquais jusqu'alors. Il a travaillé avec des gardes du corps, donc il sait quels sont les besoins en situation réelle de combat. Les démonstrations dans un

dojo, c'est sympa, mais ça ne correspond pas à la réalité. Au départ, Alain misait exclusivement sur le combat dur. Cependant, il a évolué et va davantage au fond des choses, tout en proposant des techniques qui fonctionnent. C'est cette approche qui me plaît et que j'essaie d'enseigner. Tout en respectant les valeurs du karaté traditionnel. »

LA JAPAN CONNECTION

Depuis le début des années 1950 et le passage de Minoru Michozuki en France, nombreux ont été les karatékas nippons à avoir, comme son fils Hiroo, Yoshinao Nanbu et Taiji Kase, quitté leur pays pour répandre leur savoir dans toute l'Europe, à commencer par la France. Chacun débarqua avec son style propre et ses conceptions personnelles sur les arts martiaux, offrant une diversité très riche à leurs élèves. Parmi eux, Tetsuji Murakami, élève direct de Gishin Funakoshi et professeur au

Yoseikan de Minoru Mochizuki, qui enseignera le shotokan à Paris en 1957 avant de pérégriner entre Europe et Afrique, le fondateur du shotokai Shigeru Egami et ses élèves Tsutomu Oshima et Mitsusuke Harada, de passage dans les années 1960 pour répandre le style shotokai. Selon Zenei Oshiro, installé en France depuis 1986 après un premier séjour en 78, les années 1970 virent une bonne trentaine de ses compatriotes rallier l'Hexagone. « La multiplication des Japonais a contribué au changement et à

l'évolution du karaté français, souligne le 8^e dan goju-ryu/kobudo. Les professeurs provinciaux n'hésitaient pas à monter chaque semaine à Paris pour les côtoyer avant d'appliquer ce qu'ils avaient appris et compris auprès de leurs propres élèves. » Pour une diffusion efficiente qui perdure aujourd'hui sous la forme de stages nationaux, à Paris mais aussi à Montpellier, auxquels la quinzaine d'experts résidant en France participe depuis près de 10 ans.

TAIJI KASE

LE THÉORICIEN

S'il n'est pas le premier karatéka japonais à exercer une influence sur le karaté français, la sienne sera décisive. Formé à la dure école du dojo de Yoshitaka Funakoshi, de l'armée japonaise... et à celle des rixes nocturnes de cette époque troublée, Maître Kase était un combattant hors pair qui n'avait aucun mal à démontrer par l'exemple que les gestes de son karaté traditionnel étaient aussi efficaces que purs... Il saura aussi faire entendre le message de l'exigence, celle du travail et du courage, qui formera plusieurs générations d'experts exceptionnels.

ITINÉRAIRE

L'ÉTUDE D'UN PASSIONNÉ

En 1944, à l'âge de quinze ans, Taiji Kase débute le karaté avec Gichin Funakoshi et son fils, Yoshitaka. « Nous étions très impressionnés par Funakoshi Yoshitaka, qui avait révolutionné le karaté dans le sens du dynamisme, de la rapidité, de la puissance. Quand il démontrait, on ne voyait que l'éclair blanc de son keikogi et ses coups de pied enchaînés claquaient comme des éclairs. Quand il faisait le kata, les gens autour avaient une sensation de malaise, de danger imminent. » Passionné par cette étude, il s'y consacre exclusivement, abandonnant le judo et l'aïkido. À 16 ans, il s'engage dans le corps des kamikazes de la Marine. La fin de la guerre, quelques mois plus tard, lui sauve la vie. Pendant ses études après la guerre, il devient capitaine de l'équipe de karaté de l'Université de Senshu. Entraîneur à l'université de Takushoku, il forme Enoda, Shirai, Ochi. Il est l'un des plus forts piliers de la JKA, tout en gardant des contacts étroits avec les leaders de l'association Nihon Karate-do Shotokai, d'Egami et Hironishi, qui avaient été ses instructeurs. En 1964, il quitte le Japon pour aller enseigner en Afrique du Sud, puis aux Pays-Bas, en Belgique, en Italie, avant de s'installer définitivement en France. Instructeur majeur du Karaté Shotokan de la JKA, il a toujours eu, cependant, une forme de karaté personnel, qu'il appelait Shotokan Ryu Kase Ha (École Shotokan tendance Kase). Affaibli par la maladie, il décèdera finalement en 2004.



DR

L'ARRIVÉE EN FRANCE

S'ENTRAÎNER POUR COMMENCER

À peine arrivé par le train d'Italie et amené par Jean-Pierre Lavorato au dojo d'Henry Plée, Taiji Kase demanda aussitôt à s'entraîner avec ce dernier. Sans échauffement, débuta un combat de trois-quarts d'heure, au cours duquel le Français fut de son propre aveu « complètement surclassé ». « J'ai découvert le karaté français,

et j'ai vu qu'il était très faible sur le plan technique. Les combats étaient confus, il n'y avait aucune netteté dans les gestes, les mouvements n'étaient pas compris ni maîtrisés », analysera, tranchant, le senseï, qui enseignera au total cinq ans au Dojo de la Montagne Sainte-Genève, puis au centre Daviel (Paris, 13^e) en 1972, avant de dispenser sa science du karaté pendant trois ans à partir de 1973 rue Daguerre (Paris, 14^e). En 1986, il fermera son dojo parisien et décidera de voyager dans le monde entier pour enseigner son art.

SES ÉLÈVES

JEAN-PIERRE LAVORATO

« DANS UNE AUTRE DIMENSION »

Expert fédéral promu au grade de 9^e dan en 2008, Jean-Pierre Lavorato a passé trente-neuf ans auprès de Taiji Kase.

« Ce n'est pas Taiji Kase qui m'a choisi, mais bien moi qui l'ai choisi. Après avoir fait sa connaissance lors d'un stage au Japon en 1966, j'étais bien sûr présent lors de son premier stage dispensé en France pour voir ce combattant hors-pair, beaucoup plus en mouvement que les autres. Avec lui, j'ai découvert des endroits du dojo que je n'avais jamais vus jusque-là ! (rires) C'était un

esprit ouvert, initiateur, dans la recherche permanente. Il a inventé tout un tas de choses, notamment dans les désaxes, les enchaînements et les esquives, en allant au plus loin dans son étude. C'était du très haut niveau, dans une autre dimension. Et il arrivait à transmettre à tout le monde, se mettant à la hauteur de chacun. En cours d'instructeurs, ses enchaînements, toujours

cohérents, étaient redoutables. Pour lui, il ne servait toutefois à rien de le copier bêtement. La démarche devait être individuelle, afin de se révéler et d'apprendre à se connaître. C'est cette quête de liberté que j'essaie d'enseigner à mon tour, avec mon petit coup de patte personnel, en proposant un éventail de travail tout sauf restrictif. »

PASCAL LECOURT

« SE LIBÉRER DE LA CONTRAINTE »

Pascal Lecourt fut l'un des plus fidèles élèves de Taiji Kase, qu'il a rencontré pour la première fois en 1976. Il veille encore aujourd'hui à transmettre son héritage, notamment par le biais de son DVD « Les fondamentaux du karaté-do shotokan ryu Kase-Ha ».

« Jusqu'à la fin des années 1980, Sensei Kase faisait le plus souvent les démonstrations lui-même. C'était très impressionnant. Pour lui, le karaté était un Budo, plus qu'un sport. Il disait que la vie se reflétait dans la pratique et la pratique aidait à mieux comprendre la vie. Sensei Kase estimait que la compétition était réductrice techniquement et mentalement. Techniquement car très peu de techniques qui composent le karaté étaient utilisées et mentalement, car les protections et surtout les règles d'arbitrage modifiaient l'approche du combat. L'école Kase-Ha se caractérise par un style plus libre dans son expression, c'est pourquoi le

fudo-dashi en est la position de référence. Elle est à la fois puissante, basse, fluide et libre, permettant une grande stabilité et un parfait contrôle du corps. Lorsque j'étais jeune, je recherchais la force mais j'étais trop lent, j'ai donc dû ensuite travailler la vitesse, mais j'ai alors perdu en force. J'ai fini par comprendre que j'étais trop contracté, ce qui me ralentissait et ne m'apportait qu'une force relative. Puis vers 40 ans, j'ai recherché la fluidité et la disponibilité du corps, la liberté d'expression des techniques. Tout ce qui contribue à se libérer de la contrainte est devenu mon travail au quotidien. »



COLLECTION : P. LECOURT

Le jeune Taiji Kase aux côtés de Gichin Funakoshi en 1955.

LES ÉLÈVES DE SES ÉLÈVES

NATHALIE TRÉGOAT

« ACCEPTER DE PERDRE UN BRAS »

Initiée au karaté à l'âge de 13 ans, Nathalie Trégoat (5^e Dan) enseigne aujourd'hui au Dojokun de Ville Fourques. De son professeur, Pascal Lecourt, elle conserve le souvenir d'une philosophie de combat résolument tournée vers l'offensive.

« J'ai rencontré Pascal Lecourt lors des stages qu'il organisait en Bretagne. Tout de suite, j'ai apprécié les qualités techniques et pédagogiques de ce professeur, sa volonté de transmettre, de nous donner les clés afin de progresser. Il mettait l'accent sur le travail main ouverte et la respiration notamment. Son karaté était sans concession, engagé,

déterminé. En fin de compte, nous avions pour objectif d'être constamment portés vers l'offensive, car le don de soi permet de contrer son adversaire. Avec Pascal, le blocage est devenu une attaque dans l'attaque. Pendant mon adolescence, j'ai également eu la possibilité de côtoyer sensei Kase. Pour lui comme pour Pascal Lecourt,

il fallait accepter de perdre un bras si cela nous permettait ensuite d'aller chercher la victoire ! C'est une image évidemment, mais cela signifie que la touche subie ne doit pas nous inhiber mais, au contraire, nous pousser pour gagner le combat. Entendre un tel discours alors que j'avais à peine 15-16 ans, c'était assez fort. »

L'ESPRIT

SUIVRE LE LONG CHEMIN

« Pratique et réflexion ne doivent pas être séparées. Dans les premières années, la mentalité est primitive, l'opposition agressive. En évoluant, on comprend que la pratique du karaté-do, ce n'est pas de tuer l'autre, mais de l'aider à progresser à son tour dans la voie. L'adversaire devient partenaire... En fait, il n'y a pas de mystère en karaté-do, mais un très long chemin. La bonne direction ? C'est celle du travail. Car ce n'est pas seulement le nombre d'années, mais le nombre et la qualité des répétitions de techniques ou de combinaisons qui sont vraiment importants. C'est la seule manière de progresser vers un karaté plus avancé. Mais il faut toujours chercher à ne pas faire n'importe quoi. Ainsi, quand on fait cinq cents, mille ou dix mille tsukis, on doit analyser et ressentir – par la tête et le corps – parmi tous ses gestes, les deux ou trois qui ont été les meilleurs et s'interroger sur ce qui les distingue, et pourquoi à ce moment-là. La fois suivante, vous faites vos tsukis en cherchant la même sensation et vous parvenez à la reproduire dans une série plus courte. De cette façon, on gagne en qualité de travail, répétant plus fréquemment des techniques justes. Passer du quantitatif au qualitatif est essentiel, c'est ce qui est vraiment important dans le processus d'apprentissage. »

PIERRE BERTHIER

« LE KARATÉ EST INDIVISIBLE »

Professeur au Cercle Tissier de Vincennes, Pierre Berthier (8^e Dan) compte presque un demi-siècle de pratique du karaté à son actif. Et, depuis presque un demi-siècle, il ne suit l'enseignement que d'un seul homme : Jean-Pierre Lavorato.

« J'ai fait mes premiers pas en karaté à 14 ans. Mon professeur était et est toujours Jean-Pierre Lavorato. À ses côtés, j'ai appris l'ensemble des techniques de karaté, l'effort permanent, la persévérance ou encore la droiture du comportement. En fait, pour Jean-Pierre, pratique traditionnelle et karaté sportif

étaient une seule et même chose, il n'y avait pas de préparation spécifique à l'approche des compétitions. Pour moi, le karaté est indivisible, c'est un art totalement personnel et indispensable au quotidien. Il permet, en outre, de tisser des liens sociaux. En tant

que professeur, j'aspire à transmettre du mieux possible toutes les connaissances qui m'ont été inculquées, tout en y intégrant mon expérience personnelle. J'attends de mes élèves qu'ils fassent preuve de confiance, tant entre eux qu'à mon égard. »

« MADE IN FRANCE »

Si la grande majorité des professeurs français ont poursuivi dans la droite lignée de ce qu'ils avaient reçu des pionniers japonais, certains n'ont pas hésité à explorer d'autres sentiers, pour se former par eux-mêmes avant de se muer à leur tour en messagers.



BERNARD BILICKI

L'ÉRUDIT

Fils de parents férus d'arts martiaux, Bernard Bilicki, 9^e dan depuis 2013 et responsable national du karaté-jutsu, a puisé de ses différents mentors pour tracer sa voie et devenir à son tour un exemple pour les nouvelles générations, dans son club de Roanne comme sur les stages qu'il dirige.

« J'ai débuté par le judo à Roanne sous l'égide de mon père, qui fut également précurseur du karaté dans la Loire. Très vite, j'ai mené de front karaté et judo et, à 18 ans, je me suis consacré au karaté en me rendant chaque semaine à la « Renaissance du VIII^e » à Lyon, où officiaient Jean Perrin et François Sanchez. J'ai pris part aux stages dirigés par Hiroo Mochizuki et Taiji Kase et je me suis rendu du côté de Saint-Raphaël où se réunissait les Shirai, Enoeda et Nanbu. Pendant quatre-cinq ans, j'ai suivi l'enseignement sankukai de ce dernier, avant de faire partie de l'équipe de l'Europe Karaté Club de Dominique Valéra. À travers l'impulsion martiale de mes parents et toutes ces rencontres, j'ai pu suivre un chemin philosophique qui m'a permis de comprendre les arts martiaux. Ce fut comme un déclic avec chacun. Le déplacement avec Kase, l'esprit du combat avec Valéra, le côté harmonieux avec Nanbu... Mes deux stages au Japon m'ont aussi permis de faire la différence entre sport, comme j'ai vécu le karaté jusque dans les années 1980, et art martial. Un processus d'évolution en trois étapes, de l'apprentissage à la liberté en passant par l'expression, qui prouve qu'il n'y a pas d'état stable. Il faut être en capacité de s'adapter à toutes sortes de situations et de difficultés.

C'est le message que j'essaie de faire passer en portant les gens toujours plus haut, sans les contrôler. Par exemple, je laisse mes assistants très autonomes dans leur travail, afin qu'ils ne soient pas sclérosés dans une enveloppe et qu'ils développent leur façon de voir les choses. Il est nécessaire selon moi que chaque personne devienne son propre maître, en harmonie avec soi-même et dans une recherche de création interne. C'est une quête perpétuelle. »



DOMINIQUE VALÉRA

LE GUERRIER

Flamboyant compétiteur aux premières heures de la discipline, il a su approfondir sa science du karaté, auquel il est toujours resté fidèle. En charge du karaté contact, il milite pour le maintien d'une dimension martiale dans la discipline.

« Jusqu'à 25 ans, je ne me voyais pas enseigner aux autres. J'aimais voir en eux l'adversaire potentiel. Je m'inventais des moyens de ne pas les aimer ! C'est la compétition, un jeu pour s'affirmer quand on est jeune, pour s'affirmer. Mais après on passe à autre chose et il faut le faire nettement. Aujourd'hui, mon ordre de mission est de développer le karaté contact au sein de la FFKDA, pour que les gens gardent le kimono avec nous dans une

pratique qui insiste plus sur le côté martial que le karaté traditionnel. Quand vous perdez au karaté contact, vous savez pourquoi. Et ce n'est pas grave. Les parents mettent beaucoup trop de pression sur leurs enfants, qu'ils veulent pour la plupart voir devenir des champions. Mais ce n'est pas une finalité. Il faut avant tout qu'ils deviennent des hommes. On ne deviendra pas la honte de la famille si l'on termine au pied du podium ou si l'on ne décroche pas son grade du

premier coup. La seule clé que je connaisse est le travail. Il y a trop de gens qui parlent de ce qu'ils ne font pas. Il n'y a qu'une seule façon : être soi-même un exemple de ce que le jeune est venu chercher. Le karaté aide à poser les fondamentaux de caractère pour ceux qui sont sincères et vivent la « martialité », c'est-à-dire la remise en question régulière, la nécessité de l'exigence et de la passion tout au long des années. »



SERGE CHOURAQUI

L'AUTODIDACTE

En 1976, alors qu'il n'a que 27 ans, Serge Chouraqui s'installe dans la cave de la rue Daguerre pour remplacer Maître Kase. Son Sporting International Karaté, qu'il a fondé quatre ans plus tôt, y est devenu une institution, porté par une pédagogie sans faille.

« C'est en 1965 que j'ai commencé le karaté avec un copain de lycée dans le club d'Alain Setrouk, formé auprès de Yoshinao Nanbu et Masutatsu Oyama. Enfin, ça ressemblait à du karaté. Je suis resté quelques années auprès de lui, tout en commençant, dès 1967 et alors que j'étais seulement ceinture marron, à enseigner dans le foyer éducatif de mon lycée. J'ai vite compris que j'étais fait pour ça. Au gré des rencontres, je suis allé à la découverte de détails, faisant des erreurs

dans mon apprentissage et cherchant à les faire éviter de mes élèves. Il n'y a pas de style Serge Chouraqui mais plutôt une école, avec une indépendance d'expression et de recherche. Recevoir et transmettre, toujours avancer, former des gens avec le même comportement sur le tapis qu'en dehors. J'ai réussi à former quatre champions du monde, que sont Sophie Berger, Marc Pyrée, Gilles Cherdieu et David Félix. Avec eux comme beaucoup d'autres, nous nous sommes retrouvés réunis par

la compétition. Mais il n'y avait pas que ça et l'on faisait sans cesse des allers et retours pour être le plus polyvalent. Le tout dans un esprit sain, honnête et amical, avec une unité, une fidélité forte entre les gens et avec l'art de la pratique. Et si certains sont encore là quarante ans plus tard, c'est qu'il doit y avoir une raison. Les relations professeur/élève se sont effacées pour devenir des relations ami/ami. Et même si je ne suis pas du tout pressé, je sais aujourd'hui qu'on mourra ensemble ! (rires) »